



A Grosbliedestroff, sur le pont de l'amitié (photo), comme à Leidingen, la frontière entre l'Allemagne et la France est fermée.

A la frontière, situation ubuesque

« **ON SE CROIRAIT** revenus en 1939 », soupire Marie-France Meloni, habitante de Leidingen (Leiding, en français), village de 189 âmes. Cette infirmière libérale réside au 3, rue de la Frontière. En France. Sur le trottoir d'en face, côté numéros pairs, la rue s'appelle Neutrale Strasse : c'est l'Allemagne. Pourquoi 1939 ? « Parce que c'est l'année où, les Français s'étant vu interdire, à cause de la guerre, l'accès à l'église, située côté allemand, on a construit une seconde église, côté français. »

Aujourd'hui, dans des circonstances quand même moins dramatiques, Marie-France, tout comme ses 14 compatriotes du village, n'a pas le droit de traverser sa rue, la frontière avec l'Allemagne étant fermée depuis le 16 mars. Si elle le faisait, elle serait priée de faire demi-tour en cas de contrôle par les voitures siglées « Polizei », la police fédérale allemande qui patrouille dans la région.

La solidarité malgré l'incompréhension

« Normalement, un Vendredi saint, les rues sont remplies par les processions dans cette région très catholique, et là tout est vide », se désole l'infirmière. La dernière fois qu'elle a franchi la ligne, c'était il y a trois semaines pour se rendre à sa salle de sport, à 15 km côté allemand. « J'avais demandé aux gens si ça les dérangeait que je fasse ma séance auprès d'eux, à cause de l'épidémie, raconte-t-elle. Ils m'ont gentiment dit que non. Heureusement l'état d'esprit frontalier n'est pas trop atteint. » Il y a bien le cas de cette amie, qui vit « de l'autre côté » avec son com-

pagnon allemand, et que l'on regarderait un peu de travers quand elle gare sa voiture aux plaques françaises... « Voyez ces randonneurs, ils traversent la frontière, loin de chez eux, alors que moi je n'ai pas le droit de bouger de 1 km sauf pour aller voir mes patients », lance Marie-France en désignant une famille allemande qui passe, sac au dos.

Dans cette région où s'imbriquent les populations du Luxembourg, de France et d'Allemagne, la situation paraît ubuesque. « Quand je pense à mes reportages joyeux de 1995, lors de la suppression des frontières grâce à Schengen, ça me fait mal », confie le journaliste sarrois Gerd Heger. Côté sarrois, nombre d'Allemands critiquent cette décision de fermeture. Le gouvernement du Land insiste, lui, sur son action de solidarité : « Nous accueillons plus de 25 patients de la région Grand-Est dans nos hôpitaux de Sarrebruck, Hombourg et Völklingen, et nous continuerons à aider, par amitié, tant que nous disposons de capacités. »

Au-delà de la Sarre, chaque jour, plusieurs avions et hélicoptères militaires allemands assurent des transferts de malades français, italiens, néerlandais ou autres dans les hôpitaux du pays.



Heureusement, l'état d'esprit frontalier n'est pas trop atteint.

MARIE-FRANCE MELONI, INFIRMIÈRE À LEIDINGEN